

était si grande, qu'on ajoutait au service divin des prières publiques pour détourner ce fléau, comme on faisait en temps de peste. Les pays menacés de l'invasion demandaient à grands cris qu'on vint à leur rescousse. Innocent VI et le sacré collège tremblaient dans Avignon ; vainement le pape fulminait des anathèmes contre les Grandes Compagnies ; les routiers, gens sans foi ni conscience, ne semblaient pas y prendre garde ; il fallait pour les arrêter des armes plus redoutables que les foudres spirituelles : on recourut au roi de France, et Jean-le-bon, ému par ces doléances et ces cris d'effroi, se décida à en finir avec les Grandes Compagnies. Il écrivit à son cousin Jacques de Bourbon, comte de la Marche, « lui mandant qu'il se fit chef contre ces compagnies « et prit tant de gens d'armes de tous côtés, qu'il fût fort « assez pour eux combattre. »

Le comte Jacques était le second fils de Pierre I<sup>er</sup>, deuxième duc de Bourbon, qui avait péri avec son frère Jacques de Bourbon, comte de Ponthieu, en combattant à Poitiers auprès du roi Jean. Il se trouvait alors à Montpellier, où il travaillait à déterminer la noblesse du midi à venir, selon les clauses du traité de Brétigny, prêter entre les mains de Jean Chandos serment de fidélité au roi d'Angleterre. Ces braves gens ne pouvaient se décider « à se tourner Anglais » et il avait fallu que le roi Jean envoyât un prince de sa maison pour les y résoudre. Au reçu de la lettre du roi, Jacques de Bourbon s'occupa en toute hâte de rassembler une armée ; il se rendit à Avignon pour rassurer le pape ; « et de là envoya partout « lettres et messages en priant et commandant les nobles, « chevaliers et écuyers, au nom du roi de France, que ils se « traissent avant devers Lyon sur le Rhône. » La noblesse ne refusa pas d'écouter son appel. Jeune, ardent, chevaleresque, vaillant comme son père, Jacques de Bourbon avait su se conquérir toutes les sympathies « au point que chacun